Première Année. — N° 16. DIX CENTIMES Du Dimanche 25 Août au 1er Septembre 1895.

LA SOCIALE

Paraît tous les Dimanches

ABONNEMENTS France { Un an . . . . . 6 f » Six mois. . . . . 3 » Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur { Un an . . . . . 8 f » Six mois. . . . . 4 » Trois mois. . . . . 2 »

1° La récolte des patates. — 2° Le gueuleton. — 3° L'Autorité et la Propriété entrent en campagne. — 4° Réflecs des purotins : « De quoi que vous vous plaignez ? On a fumé votre champ ! »

Capitulation Patronale

Le bandit de Carmaux, l'affameur Rességuier, est plus que jamais en grève !

Il a foutu leur sac à tous ses esclaves et a déclaré qu'il ne les rembauchera qu'avec une diminution de salaire. Turellement, il fera un tri : il n'acceptera que les lèche-culs, les foireux et les cafards... Or, comme cette engeance est bougrement rare à Carmaux, jusqu'à maintenant, y a pas épais de rembauchages.

Peut-être, si la misère s'amène trop carabinée, de bons fieux ayant soupé de bouffer des briques à la sauce aux cailloux, mettront un bouchon sur leur haine et feront taire leur rage?

Espérons que ça ne viendra pas, nom de dieu! Car alors, le Rességuier serait le maître tout puissant. Ce qu'il exigerait, tout ce qui lui passerait par la boule, faudrait le faire! Si, un jour, il désirait qu'on lui embrasse le croupion, y aurait pas mêche de refouler : faudrait s'exécuter, et proclamer que ça sent la rose.

Dam, pourquoi le Rességuier s'arrêterait-il en chemin? Pourquoi ne pousserait-il pas ses exigences de crapule à l'extrême?

Un coup qu'on a commencé la reculade, — y a plus de cran d'arrêt ; on dégringole jusqu'au fin fond de l'esclavage!

—o—

Ce qui serait bougrement rupin, c'est si les prolos amenaient leur singe à capituler.

Mais à capituler sérieusement, nom de dieu! A se rendre à discrétion.

Faudrait qu'il s'amène, sur la grand'place où tous les ouvriers seraient assemblés, la corde au cou, en liquette, apportant dans un plat les clés de l'usine et du coffre-fort. Puis, se foutant à genoux, il ferait une confession publique de toutes ses charogneries, et en demanderait excuse aux bons bougres. Comme conclusion, il dégoiserait le boniment suivant : « Travailleurs, je vous ai salement exploités, volés, plumés, saignés à blanc. J'ai été un rude truqueur, grattant de tous les côtés, tirant du bénef de partout : oui, j'ai été un fil-de-soie de premier calibre! Aujourd'hui, je fais amende honorable de tout mon passé d'exploiteur ; faut plus m'en garder rancune. Je vous rends les clés de l'usine, des coffres-forts... Tout est à vous : usez-en à votre gré!,.. »

Bons fieux, les prolos répondraient au Rességuier repenti : « Ce que tu viens de faire est chouette : ça te sort de la crapulerie bourgeoise et t'élève à la dignité humaine. La bourrique charrognarde que tu étais hier a fait peau neuve : t'es désormais un frangin. Viens chez le bistrot du coin : tous en chœur, on va casser le goulot à quelques litres, histoire de te laver les tripes, — afin qu'il ne reste rien de bourgeois dans ta carcasse. Nous trinquerons à la santé de la Sociale, à laquelle ta capitulation galbeuse vient d'ouvrir la route.

« Pour ce qui est de ton avenir, t'inquiètes pas ! On ne tirera aucune vengeance des mistoufles que tu nous as fait endurer : nous avons trop horreur des juges et des bourreaux, pour faire leur sale métier vis-à-vis de toi. Or donc, tu turbineras à nos côtés, — si tu ne peux pas t'y faire, tu prendras ta retraite..... Car, sache-le, maintenant que nous n'allons plus avoir de sangsues à gaver, y aura plus besoin de se crever à la peine jusqu'à la tombe. On pourra se la couler douce. Quand les vieux seront fatigués, que leurs muscles commenceront à manquer de souplesse, ils iront se foutre au vert. Si ça les botte, pour se dérouiller les biceps, ils bricoleront dans les champs, cultiveront les jardins, planteront des choux et des navets.

« Autre chose : dorénavant, on ne cherchera plus le bénef, on n'aura plus la rage de la concurrence, aussi, au lieu de produire pour le commerce, on ne produira que selon les besoins et on s'alignera pour rendre le turbin mois crevant. Laisse pisser le mouton et tu verras du changement! Avant peu, nous ne nous cuirons plus les sangs devant les fours : grâce aux machines, on trouvera des binaises, — on biaisera, on truquera pour rendre le travail agréable et sain.

« Va, tu ne regretteras pas ton ancienne situation ! Si, désormais, tu n'a plus l'orgueil de dominer, tu auras la satisfaction de te laisser vivre sans tracas..... Et tu ne seras pas long à constater que le sort d'un homme libre est bougrement préférable au métier de richard..... »

Lorion-Girier

La sentence de mort prononcée contre Girier vient d'être cassée. Le malheureux va repasser devant de nouveaux jugeurs, — toujours à Cayenne !

Or donc, y a pas d'erreur : à moins que la gouvernance leur ait donné l'ordre d'être moins sanguinaires et de ne pas condamner à mort, — leur sentence sera pareille à la première.

Seulement, à en croire l'*Eclair* (qui puise ses tuyaux aux sources gouvernementeuses) en admettant que la peine de mort soit prononcée à nouveau, la sentence ne sera vraisemblablement pas exécutée....

Embryons libertaires

Ces derniers mois, sous diverses influences qu'il serait trop long à éplucher, dans certains milieux, la propagande a subi une déviation : n'ayant plus leur franc-parler, des copains ont cherché un joint pour tenter une immédiate mise en pratique, peu ou prouh complète, de sociétés libres.

Ce qui distingue les projets de ces bons bougres des kyrielles de tentatives de coopération faites jusqu'à ce jour, c'est que dans leurs plans, l'idée de bénéfice est mise carrément au rancard : si c'est de production qu'il s'agit, on ne distribue pas de salaires,— s'il est question de consommation on élimine la valeur.

Les gas rêvent de pratiquer le communisme dans un petit coin, aussi intégralement que le leur permettront les lois bourgeoises.

Evidemment, contre ces projets, les arguments se remuent à la pelle. Le plus important est que ça éloigne de meilleures besognes une tripotée de frangins : n'auraient-ils pas mieux employé leur temps à semer les idées dans leur entourage? Et puis, ne risquent-ils pas, une fois attelés à leur dada de société en miniature, de perdre le sens des événements, de ne plus rien voir au-delà de leur petit horizon?

Tout ça, et quantité d'autres raisons, peut être objecté.

De là à condamner catégoriquement ces tentatives, en vertu des « principes », c'est aller bougrement vite en besogne.

Du moment que l'activité de ces camarades se dépense dans un sens libertaire, y a pas à ronchonner. On n'aurait le droit d'y trouver à redire que si, par maladresse ou autrement, ils venaient renforcer la société actuelle : étayer la Propriété, l'Etat.

Or, jusqu'ici, il ne paraît pas que ces projets clochent par là. Ce qui justement les distingue de toutes les associations et coopératives tentées jusqu'à maintenant c'est que leurs partisans affirment vouloir se grouper pour réaliser illico, dans la mesure du possible, le communisme libertaire.

—o—

Des projets de ce calibre, ces derniers temps, il en a poussé un peu partout. L'un a été ruminé, y a déjà plusieurs mois, par un tisseur lyonnais ; de son flambeau, voici quelques lignes :

« Un nombre indéterminé de travailleurs, tant minime soit-il, et à quelque corporation qu'ils appartiennent, peut prendre l'initiative d'appliquer dès à présent ce projet d'émancipation. Dans ce but, il organiserait en commun sa production et sa consommation. La production serait livrée au commerce dans les conditions courantes, ou bien au prix de la main-d'œuvre, si la matière première ne lui appartenait pas. La consommation serait également organisée en commun, ce qui ne signifie pas qu'il faudrait vivre à la même table.....

« La répartition proportionnée à la production ne différerait pas de la société actuelle, chacun y travaillerait pour soi... nous concluons donc au rejet du salariat et de la répartition intégrale de la production... »

Turellement, ce qui manque pour passer du rêve à la réalisation, — c'est uniquement le pognon!

Voilà le grand hic!

Hélas, c'est contre ce cochon d'obstacle que viendront se buter tous ces chouettes projets de bien-être immédiat.

C'est encore la belle galette qui manque à des copains de Bordeaux qui, au lieu de faire risette à l'industrie voudraient s'atteler à l'agriculture:

« Plusieurs essais de colonisation anarchiste ont été faits, mais toujours loin de tout centre..... un groupe de compagnons de Bordeaux, veut essayer de tenter l'entreprise en France même..... Avec de la sobriété, de l'énergie et de la conviction, nous croyons pouvoir arriver à faire un exemple, qui aura une double portée : celui d'arracher à l'horrible misère quelques camarades infortunés et de prouver que les anarchistes savent vivre avec ordre, en famille, et utiliser les ressources que la nature met à la disposition de l'homme (1)..... »

Les camarades ajoutent qu'il leur faut 10.000 francs pour se payer une propriété où ils pourront faire un peu d'agrriculture et beaucoup d'élevage. Ces dix mille balles, ils voudraient trouver à les emprunter!...

A Genève aussi, vient de se fonder un groupement avec d'identiques tendances:

« *Les pionniers du bien-être immédiat* veulent essayer de réaliser le bien-être matériel, physique, intellectuel et moral de leurs adhérents, en ébauchant une esquisse de la société future..... »

Secrétaire, Liwentaal, 5, rue de l'Evêché, Genève.

—o—

Le grand tort de ces tentatives c'est qu'elles doivent forcément tabler sur un dévouement de tous les instants. De là viennent les échecs dans le passé..... et hélas, viendront probablement les échecs de l'avenir.

En période révolutionnaire, quand la société entière est emportée dans le tourbillon, faut subir les évènements. C'est une fatalité qui, n'existant pas dans ces embryons de sociétés libres, les empêchera de se développer. Y aura forcément des tiraillements, — et au lieu de tâcher d'arrondir les angles, sous l'influence de ribambelles d'emmerdements, on cherchera à les apointer.

Tandis que, lorsqu'il n'y aura plus mèche de se réfugier dans la vieille société, les plus récalcitrants devront accepter la situation nouvelle, en essayant d'en tirer le meilleur parti possible.

C'est ce que feront les capitalos, au prochain coup de trafalgar ; ils prendront les choses philosophiquement et se diront : « Supposons que j'ai fait faillite, ça serait pire que ce qui arrive..... si j'avais fait de mauvaises affaires faudrait bien prendre les choses comme elles viennent et me foutre à travailler... Eh bien, c'est simplement ça qui m'arrive. Seulement, au lieu d'être seul à avoir fait faillite, je suis en nombreuse compagnie !... »

Pour ce qui est du populo, il n'aura pas à se résigner, car si la Sociale est orientée vers la liberté, il gagnera bougrement au change.

—o—

Est-ce à dire qu'il faille se prononçer contre ces tentatives sociales embryonnaires?

Foutre non! si éphémères, si illusoires que puissent être les résultats qu'elles peuvent donner, elles feront entrevoir qu'il y a autre chose à espérer que la société actuelle.

C'est de la propagande sous une autre forme!

MOUCHARDS AU RABAIS!

Il y a quelques semaines, les quotidiens firent un sacré bakanal autour d'un horrifique complot découvert à Asnières.

On sait maintenant de quoi il retourne : le complot a été maquillé par des roussins et deux pauvres gosses de seize ans en ont victimes. Ces deux nigaudins, Perrier et Noé, se laissèrent emberlificotter par un nommé Jourdan.

Ce Jourdan ne serait-il pas le même individu qui opéra il y a quelques années à Puteaux, Saint-Denis..... et ensuite à Londres, — où il était censé être le représentant d'une maison de commerce qui n'existait pas? Ça serait bougrement espatrouillant qu'il y ait de par le monde deux salauds portant le même nom!

Or donc, pour en venir au complot d'Asnières, le Jourdan, aidé des deux frères Nestor et Henri Ferrières, monta le bobéchon aux petits Perrier et Noé. Jourdan leur apprit à fabriquer des explosifs, confectionna une bombe de pacotille et s'offrit pour aller la poser au bon endroit, — au commissariat de police ou à la gendarmerie.

Les deux pauvres gosses tombèrent dans le panneau ; quant tout fut préparé, le rendez-vous fut pris pour le soir, — seuls Perrier et Noé s'y trouvaient ... pour être cueillis par la police.

Le matin, Jourdan avait écrit une lettre dénonçant le fourbi, et turellement, collant tout

(1) Pour tous renseignements, s'adresser à J. Dépombs, chirurgien-dentiste, 18, rue d'Arès, Bordeaux.

sur le dos des deux nigaudins. Cette babillarde, les frères Ferrières étaient allés la porter à André, le fameux roussin qui a pris la succession de Fédée.

Ces salopiauds pensaient toucher la forte somme. Va te faire foutre! André, bougrement ladre, leur aboula juste trois francs.

Nom de dieu, le tarif de la mouchardise est bougrement en baisse : y a loin de ces trois balles crachées par André, aux trente deniers encaissés par Judas!

—o—

Quand Perier et Noé furent au ballon, y eût pas besoin de les tripatouiller longtemps pour leur faire dévider l'histoire du complot. Y avait pas à tortiller : les vrais coupables étaient les mouchards!

Pour les punir d'avoir été maladroits et de s'être laissés griller, les jugeurs les ont foutu au clou à leur tour et les ont salés sans pitié : à part un des Ferrières qui s'en est tiré avec huit mois, les autres, quatre : Jourdan, Nestor Ferrières et leurs deux victimes ont ramassé chacun deux ans.

Il est certain que les mouchards feront leur peine dans des conditions exceptionnelles : il est probable qu'ils continueront leur infect métier en Centrale.....

Quoi qu'il en soit, la salaison de ces bourriques est faite pour donner à réfléchir aux types qui, englués par les policiers, seraient tentés de remuer la casserolle.

Primo, pour leur mouchardise on les paiera en monnaie de singe;

Deuxiémo, le jour où ils seront brûlés, comme y aura plus de services à attendre d'eux, on les foutra par dessus bord sans pitié!

Jourdan et les frères Ferrières ne sont pas les premiers à qui pareil avaro arrive..... Si seulement ils pouvaient être les derniers!

Un Crachat historique

Carnot Ier était un grand froussard. Il savait que le peuple flairait en lui un renégat et un ennemi bilieux de la liberté : aussi, cauchemardait-il toutes les nuits, et chaque jour il pleurnichait dans le manteau directorial de ses accolytes, afin d'obtenir d'eux des lois de répression contre les menées anarchistes. Il y a de ça juste cent ans et l'on croirait que c'est d'hier.

Alors, comme aujourd'hui, le mouvement social chauffait rude. Trop tard, le peuple s'était aperçu qu'on se foutait de lui : il avait cru la moisson faite parce que quelques têtes de coquelicots étaient tombées, et lui-même se trouvait pris dans la tenaille de la faim.

Carnot et ses complices avaient beau goinfrer et parader en costumes flambants, le cri des affamés trouvait des échos presque sous les velours épais du Luxembourg : les huissiers fastueux n'en défendaient pas assez bien les portes pour que l'indignation publique ne les forcât avec les rumeurs de l'émeute, le haro d'un placard communiste ou les rapports alarmés du sale ministre de la police qui terrorisait alors Paris : celui-là s'appelait *Cochon;* il était bien nommé. Carnot et lui gueuletonnaient.

Barras, une belle crapule de la Pentarchie directoriale, avait l'habitude de noter ses impressions après les séances gouvernementales, et, pour se faire valoir, il lui suffisait de rapporter les saloperies de ses camarades. Il ne valait pas mieux qu'eux, mais il était moins hypocrite, il avait la franchise de sa corruption et des attendrissements de fille. Toutes les fois qu'il parle de Carnot et de Bonaparte, Barras, qui les a vus de près, a la dent dure.

Il a laissé des mémoires qui, dernièrement, ont été publiés avec un tas de commentaires rectificatifs en faveur de Bonaparte. Mais la gnolerie du commentateur et son profond respect pour le *grand bandit* n'empêchent pas les racontars véridiques.

Les deux volumes en question étant un peu chérots, je vais en couper un béquet relatif à Lazare Carnot pour amuser les camarades.

C'était en 1797, pour la célébration officielle du 21 janvier, qui devait avoir lieu à Notre-Dame. Carnot, qui avait voté la mort de Louis XVI, trouvait mauvais qu'on le lui rappelât. Il avait donc proposé de fêter ce petit anniversaire en toute intimité, mais l'idée de la cérémonie l'avait emporté et Carnot avait une peur bleue en se manifestant en public d'être exécuté par les anarchistes qu'il poursuivait avec la rage d'un jean-foutre.

Les plus grandes précautions policières avaient été prises, dit Barras :

« Nous montons en voiture pour nous rendre à Notre-Dame. Le peuple plaisantait beaucoup sur les costumes des Directeurs et des ministres ; des femmes nous faisaient la grimace. Placés sur l'estrade qui nous était destinée, nous fûmes tout à coup enveloppés d'un tourbillon de poussière. Des toiles d'araignées et de la terre furent lancés d'un trou pratiqué dans la voûte destiné au passage des cloches. Ce tourbillon paraissait principalement dirigé sur la tête chauve de Carnot ; il crut même voir survenir un crachat sur le papier à musique qu'il tenait à la main. Carnot était placé près de moi, je me retirai dans l'autre partie pour ne pas être atteint par ces espiègleries. Le discours que je prononçai comme président n'éprouva aucun murmure, non plus que le serment. Le peuple demeura silencieux au cri de « Vive la République ! » répété seulement par les autorités. La cérémonie achevée, nous retournâmes au Luxembourg. Nos collègues se croyaient échappés à un grand péril. »

Voilà où en était la popularité gouvernementale, il y a un siècle, et ce ne sont pas toutes les turpitudes et les massacres pratiqués depuis par les représentants de l'autorité qui ont pu lui rallier le sentiment naturel des hommes libres. Nous avons aussi nos directeurs vendus, protecteurs de l'exploitation capitaliste et conservateurs du principe de famine ; ils peuvent bien se coller sur le pectoral les plaques de la Légion d'honneur, c'est au crachat qu'ils ont droit.

POUR LA PATRIE

16 Aout. — C'est la semaine des anniversaires, Un tas de plat-cul qui, en 1870, décampaient kif-kif des lapins devant les uhlans de Guillaume Ier, éprouvent vingt-cinq ans après, le besoin de jouer le « capitaine Fracasse » et d'insulter par dessus la frontière ceux qui leur ont démoli les fesses.

Ils vont porter des couronnes sur tous les endroits où ils se souviennent d'avoir eu la chiasse et qu'ils appellent les tombes de « nos chers morts. »

Tout ça, parce que les Allemands nous ont volé quelques pendules, et que c'est nous qui aurions voulu les leur voler.

17 Aout. — Voilà que nous avons deux patries, une en France, une à Cuba.

La preuve, c'est que les crapules de la gouvernance mettent leurs sergots à la disposition de l'Espagne, pour ramasser les réservistes qui refusent d'aller se faire crever la carcasse pour les négriers des Antilles.

Comme saloperie, c'es bougrement carabiné!

18 Aout. — Toujours l'alliance des vaches de la police et des officiers de l'armée française..... En voulez-vous des mouchards!

Un purotin mendigottait dans la rue. Passe un traîne-sabre du 130e lignard qui croit flairer un faux mendigo : il l'arquepince et le trimballe au violon.

Rien à dire du gradé : y a tout à attendre de ces types-là!... Quand au mendigo, c'est un joli couillon de s'être laissé foutre le grappin dessus par lui.

19 Aout. — Kif-kif bourriqnot : l'armée belge d'Anvers donne un coup de main aux roussins de Léopold. Il s'agissait de maintenir l'ordre dans une promenade publique.

Résultats : des femmes et des gosses renversés et piétinés; une fillette de six ans, blessée d'un coup de sabre; une femme et son nourrisson, écrabouillés contre un mur.

Chouette victoire pour l'armée belge! Mais, que dire des pantoufles de maris et de frères des femmes et des enfants chourinés?..... Ils buvaient des choppes, — les tourtes!

20 Aout. — Encore un truffard qui s'est libéré volontairement du service militaire, en se foutant du haut de la caserne sur le pavé, à Marseille.

On met ça sur le compte de la fièvre typhoïde. Possible! Mais le pauvre fieu n'aurait pas perdu la boule si on ne l'avait pas empoisonné avec de l'eau pourrie et de la charogne.

21 Aout. — Nos troubades de Madagascar n'ont souvent rien pour se caler les joues, quand ils peuvent encore manger ; rien à licher, quand la fièvre les ronge ; pas de frusques, quand ils grelottent.

Les 65 millions ont passé à l'as. Cherchez-les dans les profondes des marchands de voitures en fer blanc ou de conserves avariées.

On ne table plus que sur la charisé publique pour entretenir le corps expéditionnaire, et sur les petits sous qu'Eugénie Buffet récolte dans les cours.

Qui donc serinait que l'armée est un bagne?... c'est tout juste un dépot de mendicité.

22 Aout. — Les dernières nouvelles sont de plus en plus rassurantes.

Sur les 15.000 pauvres bougres expédiés à Madagascar, on pensait que 7 ou 8.000 crèveraient dans la boue dès les premiers mois; on n'est encore qu'à 3.000.

Fort heureusement, quelques exceptions font honneur aux prévisions du ministre de la guerre. D'un régiment du génie composé de 225 hommes, il en reste tout juste 26.

Allons, bonnes femmes de France. dépêchez-vous de faire des gosses : la patrie attend sa ration de chair humaine.

CUISINE MERVEILLEUSE

« Qui est Moissan?... Où peut-on avoir de son carbure de calcium? » demande un camaro.

Primo, Moissan est un savantasse qui est membre de l'Institut; donc, mon vieux copain, c'est pas un frère!

Deuxiémo, « son » carbure de calcium doit revenir « prix de fabrication » à 5 ou 600 francs la demi-livre. Dam, faut bien payer la « science » de Moissan!

Heureusement, y a mèche d'en avoir ailleurs que dans sa boutique. En effet, faut pas foutre toute la gloire de la découverte du carbure de calcium sur le râble de ce mossieu : aux Etats-Unis, depuis 1888, on le fabrique industriellement, — et Moissan ne l'a découvert pour la France qu'en 1894. Autant dire qu'il a enfoncé une porte ouverte.

Rien d'espatrouillant là dedans : la France n'est-elle pas l'avant-garde du progrès?... Zim balaboum, en avant la musique! C'est les Français qui sont les plus marioles des peuples de la terre... C'est nous qui le disons, ça doit être véridique!

—o—

Pour cuisiner le carbure de calcium faut un *four électrique*, une mirobolante découverte qui date de quelques années.

Ce sacré four, c'est tout simplement un trou dans une pierre, en forme de dé à coudre; dans ce trou, on colle, réduits en poussière et à poids égaux, du coke et de la chaux. Ça fait, par deux fils collés, chacun d'un côté du four, on fait passer dans le mélange un faramineux courant électrique, qui dégage une chaleur pire que les fourneaux du diable.

Au bout de dix minutes, le mélange de coke et de charbon à fondu, kif-kif beurre en broche, — et on a du carbure de calcium.

Aux Etats-Unis, une usine produit déjà, journellement, une tonne de cette marchandise. Et quoi qu'on n'en soit encore qu'aux premiers essais, le prix de revient de la tonne est de 83 balles, — en ajoutant la gratte des capitalos, mettons 100 francs.

—o—

Avant que mossieu Moissan ait fait au carbure de calcium l'honneur de le découvrir, il faisait aux Etats-Unis, la pige au gaz d'éclairage..... et même à l'électricité.

Et ça, d'une façon toute simplette : y a qu'à coller ce bon carbure dans l'eau pour qu'illico se dégage un gaz mirobolant : l'*acétylène*. Celui-ci a cette supériorité de pouvoir être utilisé à la façon du gaz ordinaire : produit dans une usine et distribué par la canalisation, — ou bien, livré aux consommateurs dans des bidons solides auxquels on n'a qu'à adapter un robinet et un bec de gaz. Ou bien encore, comme le carbure de calcium se trimballe sans danger et sans altération, on pourra avoir des lampes avec un réservoir, où en mettant la quantité voulue de carbure et d'eau, on produira son gaz à volonté.

Un bidon de deux litres contient un mètre cube de gaz acétylène. Or, comme ce mètre cube éclaire autant que 12 mètres cubes de gaz ordinaire ou cinq litres de pétrole, on a de la lumière sur la planche.

Le mètre cube d'acétylène revient à six sous (le même prix que le gaz ordinaire de Paris) ; seulement l'acétylène éclairant 12 fois plus, c'est comme s'il coûtait douze fois moins : soit, comparativement, deux centimes 1/2 le mètre cube.

C'est pour le coup que les crapulards de la Compagnie du gaz vont faire une sale poire!

—o—

Parlons maintenant de la deuxième application de ce mirifique carbure : on peut, en lui passant légèrement la main dans le dos, le transformer en alcool pur.

Ici, il est plus difficultueux de donner des tuyaux, vu que cette découverte n'est pas encore devenue industrielle. A ceux qui sont ferrés à glace sur la chimie à s'atteler à la besogne : ça n'a rien de terriblement cotonneux, car le plus difficile est de se procurer le carbure de calcium, — ce qui ne l'est plus guère aujourd'hui!

Y a à tripatouiller l'acétylène au moyen de l'acide sulfurique; l'un étant un gaz, l'autre un liquide, faut trouver un joint industriel.

Quoiqu'il en soit, un de ces quatre matins, on produira de l'alcool pur, sans poison d'aucune sorte, à raison de quatre sous le litre!

Ce qu'il y aura de galbeux, c'est qu'il n'y

aura probablement pas besoin d'une installation faramineuse et qu'on pourra s'établir fabricant d'alcool sans grands frais.

C'est les fraudeurs qui vont jubiler, nom de dieu!

En outre, cet alcool étant tout à fait pur n'aura pas besoin d'être rectifié. Or, comme la loi idiote dont, il y a six semaines, ont accouché les bouffe-galette de l'Aquarium, concernant le monopole de l'alcool, est justement basée sur la rectification, — le pauvre monopole est dans de sales draps! Il crèvera avant d'être né.....

Et voilà comment vont les choses : tout concourt à dépioter l'Autorité! Si ce n'est pas directement, c'est par ricochet qu'elle reçoit des marrons sur le gniass.

La mornifle que lui colle sur le coin de la gueule le carbure de calcium est fadée : en fournissant du gaz à bon marché et de facile production, il fout un riche croc-en-jambe à toutes les compagnies du gaz.

En fournissant à bon compte un alcool pur il rend la fraude facile à pratiquer et enlève à l'Etat une de ses plus riches ressources.

Et c'est pas fini! L'Etat, et aussi les capitalos, en verront bien d'autres!

DE BRIC ET DE BROC

Votard mariole. — Comme on sait, à la dernière foire électorale les abstentions ont été bougrement nombreuses, — surtout dans le Var.

Dans le canton de Collobrières entre autres, y a eu non-seulement grève de votards mais aussi de candidats.

Nulle part, y eût mèche de former les bureaux de vote, — sauf au chef-lieu cantonnal où il en fonctionna un toute la journée.

Mais foutre, comme sœur Anne, les scrutineux ne virent rien venir.

Pourtant, cinq minutes avant le bouclage définitif de la tinette électorale, un votard s'amenait : c'était l'illustre Réquiston. Il vota, nom de dieu!

Turellement, le dépouillement ne fut pas cotonneux : on retira de la boîte l'unique torche cul, on le déplia et on lut : *Réquiston*.

Réquiston avait voté pour lui!

N'importe, à l'*unanimité* Réquiston a été proclamé élu.

Et l'andouille prend sa fonction au sérieux : il croit que c'est arrivé et il siège!

Hein, après ça qu'on vienne encore soutenir que le suffrage universel n'est pas la plus grande fumisterie du siècle!

Risques patronaux. — Tout métier à ses inconvénients, même celui de patron. En voici deux exemples :

Primo : Un mitron de la rue St-Maur, exaspéré d'être continuellement cramponné par son patron, lui a tiré deux coups de revolver dans la caboche.

Le singe est à l'hospice et le prolo au ballon.

Deuxième : A la gare St-Lazare, l'autre soir, un gros employé d'une grande boîte commerciale de la rue Richelieu a reçu une tatouille faramineuse. C'est un employé que le salaud avait fait saquer, qui lui a servi ça... aux petits oignons et au beurre noir!

Comme le gas a simplement opéré avec les quatres doigts et le pouce, il a été laissé en liberté.

Un problème. — L'impératrice de Russie vient de se commander une robe dans les prix doux, elle ne coûtera qu'un million.

Combien de kilos de pain représente cette robe?

Voilà un problème de vacances recommandé aux papas pour leurs loupiots.

LA SOCIALE en Province

Carmaux. — L'autre jour, le commissaire spécial a fait venir le vendeur de *La Sociale* à sa turne, histoire de lui poser un tas de questions plus indiscrètes les unes que les autres.

Après lui avoir demandé ses nom, prénoms, âge et autres balivernes de ce calibre, il a voulu savoir quelles sont ses idées.

« Quéque ça peut vous foutre? » lui a répondu le gas, sans se laisser influencer.

Malgré cette première veste, le quart-d'œil n'a pas lâché pied: il a continué ses questions! Il aurait voulu connaître les fréquentations du bon bougre, savoir le nom du correspondant de *La Sociale*, etc.

La bourrique en a été pour ses frais de salive : il n'a rien su!

Mais foutre, c'est pas tout ça : il a rien de l'aplomb ce roussin! Réquisitionner les prolos qui n'ont commis aucun délit, c'est aller un peu loin, nom de dieu.

Il est vrai que ça se passe dans le royaume de Rességuier.

Quoi qu'il en soit, si même fourbi arrive à d'autres camaros, qu'ils ne se laissent pas épater par les flaflas du commissaire.

Brive-la-Gaillarde. — Pour oublier les emmerdements de la caserne, il y a une huitaine, un troubade se paya *La Sociale*.

Rentré à la caserne, il continua sa lecture et, sans y voir malice, montra le numéro à ses copains de chambrée.

Juste à ce moment, un chien de quartier s'est amené ; il a choppé le pauvre trouffion à qui on a administré illico huit jours de prison... pour lui apprendre ce que vaut la liberté sous le régime bourgeois.

Et dire que sous Badingue et sous l'Ordre Moral les jean-foutre qui, aujourd'hui, tiennent la queue de la poêle, braillaient comme des putois quand on empêchait la lecture des canards républicains dans les casernes.

A l'époque, ils trouvaient ça monstrueux! Depuis, en changeant de situation, ils ont changé d'opinion.

C'est ce qui prouve que changer de gouvernement ne change rien...

Si dans votre godillot vous avez un caillou rond qui vous blesse, — le sortir pour en coller un à sa place qui sera carré ou pointu, la belle foutaise!

Y a de chouette et de pratique que la suppression des cailloux!

LA SOCIALE à l'Extérieur

Italie. — Les quotidiens ont publié la note suivante, datée d'*Ancône*, 16 août :

« On a opéré ce matin l'arrestation d'un nommé Umberto Bernardelli, pendant qu'il placardait des manifestes anarchistes dans lesquels était fait l'éloge de Caserio. Une centaine de copies de ce manifeste ont été enlevées.

Pendant que la police opérait cette arrestation, une bombe éclatait devant le consulat de France.

Les dégâts causés par l'explosion ne sont heureusement pas graves.

La police a arrêté deux individus, comme les auteurs de l'explosion de la bombe, qui a eu lieu devant le consulat de France. »

— Les petites îles qui entourent l'Italie sont farcies de pauvres bougres, déportés là sans jugement, par mesure de police.

Il y a au bas mot, de 3 à 4.000 déportés!

Voici comment ça se manigance : un prolo, qu'on a arrêté parce que sa fiole déplaisait aux autorités passe en jugerie; comme y a rien à lui reprocher il est acquitté.

Vous croyez le pauvre diable sauvé? Pas du tout! Il est perdu, nom de dieu.

La commission du domicile forcée le fait comparaître devant elle, et — ce pauvre bougre que les tribunaux réguliers viennent de proclamer innocent, — elle le condamne, sous prétexte qu'il est « suspect » et « dangereux » à deux, trois, ou cinq ans de déportation!

C'est tout simplement monstrueux : l'illustre allié de la R. F. le tzar de toutes les Russies n'opère pas autrement!

Inutile de dire que les pauvres déportés en voient de rudes! A tel point que l'autre soir, dans l'île d'Ustria y a eu une révolte sérieuse.

Trois cent gas se sont insurgés contre leurs garde-chioumes. Mais que foutre, avec des bâtons, et quelques mauvais couteaux?

Les révoltés ont dû poser leur chique, la rage au cœur! Maintenant, y a pas de petqu'ils rebiffent, l'île est farcie de troubades.

Allemagne. — Un jeune homme de dix-sept ans, nommé Volz a tué d'un coup de poignard le bourgmestre de Rœdenstein, pour se venger d'une condamnation que celui-ci lui avait collé.

En **Portugal**, comme conséquence des manifestations qu'il y a eu pour le centenaire de Saint-Antoine... sans le cochon, la gouvernance a estrangouillé un riche canard, *A Propaganda*. Ce qui n'empêche pas le bon grain libertaire de continuer à germer.

LES MÉMOIRES D'UN BON BOUGRE

Les camaros qui veulent savoir comment ça se manigançait, entre copains, pendant la Révolution, seront mieux renseignés que par tous les historiens bourgeois en lisant les *Mémoires de Rossignol*, — pas le policier, foutre! mais un des vainqueurs de la Bastille — que publie en ce moment la *Revue blanche*.

En ce temps-là, c'était pas du pissat de richard qui gonflait les veines du populo! Les bons bougres, qui foutaient la Bastille à bas et qui s'amenaient dans les appartements du roi, étaient aussi simples que braves.

Et justement pour ça, les politiciens se chargeaient de les rouler au lendemain de leurs victoires.

Paraîtr le 1er Octobre

L'Almanach du Père Peinard pour 1896

Farci de chouettes palas et de galbeuses illustrations

L'exemplaire, **0.25** (par la poste, **0.35**)

Adresser les demandes et tout ce qui concerne l'Almanach aux bureaux de LA SOCIALE, 15, rue Lavieuville, Paris.

COMMUNICATIONS

PARIS. — Par manque de fonds, le journal *Sur le Trimard* va se transformer en revue mensuelle, dans laquelle les camarades, sans abandonner l'actualité, consacreront une plus large place au développement théorique de leurs idées. (Le 2e et dernier numéro-journal paraîtra le 23 août). Adresse : E. Novi, 13, quai aux Fleurs.

— CONFÉRENCES par Sébastien Faure, à *Lyon*, le 24 et 29 courant; à *Saint-Etienne*, le 26 et 28 : à *Saint-Chamond*, le 31 août et le 2 septembre.

AUBERVILLIERS. — Les travailleurs soucieux de leurs intérêts sont invités à venir discuter les questions économiques au groupe d'études « Les Libertaires » des Quatre-Chemins, Pantin, Aubervilliers. Réunion tous les jeudis, salle Jaquemin, 99, route de Flandre.

AMIENS. — Un groupe d'études sociales est en formation ; réunion chez le camarade Dumont, 15, rue Saint-Roch, tous les mercredis, à 8 h. du soir.

MONTPELLIER.— Un groupe d'études libertaires vient de se fonder; appel est fait à tous les camarades qui veulent discuter les questions sociales, qu'ils soient ou non communistes libertaires. S'adresser à Devie, 12, rue St-Denis, Montpellier.

TROYES. — Les camarades partisans de la *Grève générale* et désireux de propager cette idée dans la masse sont invités à une réuion qui aura lieu dimanche 25 août, à dix heures du matin, au Charbonnet, 6, dans la salle de la société au fond de la cour.

Ordre du jour : 1° Formation d'un groupe; 2° Organisation d'une conférence sur la grève générale.

BRUXELLES.— Tous les dimanches, à dix heures du matin, réunion de la Jeune Garde libertaire de Bruxelles, à la Colline, rue de la Colline. Tournée de propagande à la campagne.

Petite Poste

G. Carmaux, P. Trélazé, V. Nazaire, L. Monteeau, P. Danvix, B. Marseille, G. Constantine, D. Angers, M. Lapalisse, D. Paterson (par *Temps* N.) R. Charleroi, B. La Jasse, G. Bordeaux, V. Villefranche, T. Aiguillons, F. Amsterdam, N. Chaux de fonds, V. Tourcoing, M. Reims, V. Lyon, G. Grand Quévilly, T. Fromental, B. Toulouse, L. Roubaix, reçu réglements, merci.

— Riska : fait. Usez, sans crainte d'abuser.

Pour aider à l'élargissement des ailes de La SOCIALE. — Souscription du groupe *Les Déshérités* de Charleroi: G. Richir, J. Bernard, Max Hans, A. Thiry, Omérine, la mère Abesse, F. Freydier, G. Panier, P.-J. Deprez, G. Cotton, P. Mathé, J. Léonard, A. Verkleren, E. Leclercq, J. Horgnies, chacun 0.25; H. Clément, J. Henin, J. Dangottar, J. Anon, P. Vanshaten, V. Alexandre, J.-B. Beluc, V. Rousseau, C. Poupart, A. Gouthière, A. Lefebvre, chacun 1 fr. 25; deux inconnus, J.-L. Assenat, J. Strubois, H. Assenat, E. Aigrisse, A. Sauvage, A. Vauthier, J.-B. Rousseau, B. Roberts, F. Bernard, J.-B. Thiry, F. Loest, chacun 0,50 centimes; J. Monnier, 5 fr. — Total 29 fr. 25. — L. Pont-Hébert, 0 fr. 90. — E. F. Salon, 0 fr. 50. — Reims, 3 fr.

Il est fait un tirage restreint, sur beau papier, des dessins de LA SOCIALE, *Chaque épreuve, 1 franc.*

En vente aux bureaux de la SOCIALE

Œuvres de Bakounine. — La Conquête du Pain, par Kropotkine. — *La Société future*, par Grave. — *Psychologie de l'Anarchiste*, par Hamon. — *La Douleur universelle*, par Sébastien Faure. — Chaque volume, 2 fr. 50, *franco*, 2 fr. 80.

Dépôts de la SOCIALE

ANNONAY, Béraud Auguste, 3, rue des Aygas.
CARMAUX, Guilhem, rue Victor-Hugo.
TROYES, à la Civette, rue de la République; à l'angle du marché central.
VALENCE, Royer et tous les kiosques de la ville.
ANGERS, dans les kiosques et tabacs; les vendeurs du « Petit Parisien » font le service à domicile.
REIMS, J. Meuret, 53, rue de Metz. — (Le camarade est aussi réparateur d'horlogerie, de musique à ressort, d'accordéons, etc.).
VIENNE, Monnier, 25, rue Cuvière. — Prunière, rue des Serruriers. — Brunel, rue Victor Faugier.

Le gérant : E. POUGET.
Imprimerie E. POUGET, 120, rue Lafayette, Paris